

Une feuille morte sur le fleuve Congo

Comme chaque jour à Kinshasa, les embouteillages dans l'avenue du 30 juin étaient indescriptibles. Rien à voir avec les embouteillages parisiens où les automobilistes prennent leur mal en patience d'une manière relativement disciplinée. Ici, dans cette gigantesque mégapole de 8 millions d'habitants, quantité de carcasses roulantes, toutes plus déglinguées les unes que les autres, envahissent les trottoirs en terre, se poussent les unes les autres de façon anarchique, accélèrent en dégageant d'épais nuages de fumée noire mêlée à la poussière. Des minibus cabossés, à base de petits fourgons tôlés dont on avait découpé les côtés pour y adapter des vitres de toutes formes provenant de carcasses de voiture, tentaient de se frayer un chemin. La plupart n'avait ni phares, ni feux arrière et roulait tant bien que mal, bourré à craquer de passagers, essayant d'éviter les nids de poule. On pouvait voir aussi de magnifiques « Hammer » ou « Cayenne » comme dans tous ces pays d'Afrique où, hélas, la pire des misères côtoie une richesse insolente.

Gérard pestait à l'arrière de la voiture. Son chauffeur, lui, ne s'énervait pas. Il était payé pour ça - un salaire mensuel qui devait avoisiner le huitième du tarif journalier de Gérard. Il savait qu'il fallait bien 10 minutes pour seulement traverser cette immense artère et amener son client de l'autre côté, chez KinCom, la multinationale de télécommunications pour laquelle l'employeur de Gérard, GMPK, l'avait envoyé comme Commissaire aux comptes. Gérard pestait car il avait rendez-vous à 15h avec le Directeur Financier et il était là, à 14h55, bloqué, enfermé, au milieu d'une mer de tôles, de roues, de milliers de piétons miséreux suffoquant de chaleur, respirant une poussière sableuse mêlée de gaz d'échappement, et proposant derrière les vitres cartes de Kinshasa, eau en bouteille, montres « Rolex », téléphones portables et autres gadgets. La chaleur avait atteint son point culminant malgré le ciel perpétuellement gris. En effet, depuis un mois qu'il auditait les comptes de KinCom, Gérard n'avait pas encore vu de ciel bleu ni de véritable rayon de soleil. Parfois, le soir, lorsqu'il allait dîner au restaurant « La Piscine », il pouvait apercevoir la lune dont la couleur ambrée trahissait l'épaisseur de la couche de pollution.

La Mercedes bondit soudain. Un trou dans le flot de circulation venait de se présenter et le chauffeur avait aussitôt enfoncé l'accélérateur pour profiter de cette occasion inespérée. Le 4X4 se fraya un passage en deux ou trois coups de volant. A l'instant où le chauffeur jetait un coup d'œil sur sa droite pour éviter un minibus, il ne vit pas une jeune fille portant un grand panier de pains sur la tête, se précipitant devant le véhicule pour traverser. Ce fut le choc inévitable. Gérard émit un « merde, c'est pas vrai ! » sans mesurer, compte tenu de la vitesse encore réduite, la possible gravité de l'impact. Mais le coup d'accélérateur avait été si brutal que la jeune fille était étalée à terre, le contenu de son panier répandu sur la chaussée. Aussitôt une foule en colère se précipita sur la voiture, tapant sur les vitres, hurlant des injures en Lingala et Swahili. Des gamins se précipitaient pour ramasser les petits pains traditionnels répandus sur le sol. Le chauffeur, tout d'abord en colère, se calma. Il ouvrit la portière et descendit de la Mercedes puis se pencha devant les roues avant. La jeune fille ne bougeait

pas. Son corps était étendu à demi sur le dos, les bras écartés et les jambes à demi pliées. Une vilaine blessure ensanglantée à sa jambe gauche tachait sa tunique bleue, causée certainement par le pare-buffle aux arrêtes un peu trop saillantes. Non loin de là, un policier faisait la circulation au carrefour suivant, juché sur un piédestal, un gros bloc de béton d'où partaient de chaque angle des tubes métalliques portant au sommet quatre placards publicitaires « Don de KinCom ». Il descendit de sa position et s'approcha du lieu de l'accident. Gérard sentant l'agressivité de la foule en sa direction décida également de sortir du véhicule et de s'intéresser à l'accident. Il vit la jeune fille étendue, semblant sans vie. Il ravala sa colère et sentit un sentiment de compassion l'envahir. Alors que le policier commençait à relever le corps inanimé, Gérard cria « Attention ! Ne la bougez pas ! Il ne faut pas changer sa position ». Le policier lui jeta un regard mauvais. « Je suis médecin, mentit Gérard. Laissez, je m'en occupe ». Il demanda l'aide de quelques personnes afin de transporter la jeune fille sur la banquette arrière en prenant soin de conserver sa position à demi pliée. Puis il intima l'ordre au chauffeur de foncer à l'hôpital général de Kinshasa. Aussitôt, le chauffeur enclencha les warnings, mit plein phares et s'extirpa de l'embouteillage à grands coups de klaxon. Il ne fallut pas plus de 7 minutes pour atteindre les urgences. Entre temps, il devait être 15h20, le téléphone mobile de Gérard avait sonné. C'était le Directeur Financier de KinCom qui s'inquiétait de ne pas l'avoir vu. Gérard avait répondu, mêlant volontairement à sa voix une émotion de panique, qu'il était en route pour l'hôpital, que c'était grave, un accident, etc.

Gérard accompagna la civière, en s'assurant de la délicatesse des gestes du personnel pour le transport de la jeune fille. Un infirmier lui nettoya le visage avec une solution d'eau coupée d'alcool. Ainsi pour la première fois, Gérard put découvrir totalement son visage. En effet, tout au long du trajet, en se retournant de temps en temps pour vérifier l'état de la jeune fille, il l'avait à peine deviné tant il était couvert de poussière blanche. Les yeux étaient clos mais un regard compatissant de l'infirmier le rassura. Le visage portait quelques égratignures mais conservait toute sa beauté. Elle devait être jeune : 17 ou 18 ans. Ses cheveux noirs étaient défaits, bouclés, emmêlés, mais lisses, ce qui fit penser Gérard qu'elle ne devait pas être d'origine congolaise mais plutôt de l'est de l'Afrique. D'ailleurs sa peau n'était pas très foncée. Ses sourcils, en revanche étaient très noirs. On aurait dit que les commissures de ses lèvres semblaient sourire. Alors que le médecin des urgences approchait dans le couloir, Gérard prit la main gauche de la jeune fille dans sa main et la serra. Inquiet, il aurait voulu qu'elle se réveillât avant d'être emmenée il ne savait où. Puis, à l'appel de la personne chargée d'inscrire les arrivées, il lâcha sa main et dit qu'il ne connaissait pas le nom de cette jeune fille, mais qu'il était dans la voiture au moment du choc. Aussitôt la jeune fille ouvrit les paupières et regarda autour d'elle d'un air angoissé, en prononçant des paroles incompréhensibles.

- Enfin vous voilà réveillée, dit Gérard. Comment allez-vous ?
- Ho, ma tête ! Où suis-je ? J'ai mal... répondit-elle avec une sorte de râle.
- Ne vous inquiétez pas, on va s'occuper de vous. Votre nom ?

C'était sans doute la première fois qu'on la vouvoyait. Elle réussit à épeler son nom : Yamina Mboda. Gérard reprit la main de la jeune fille puis tout s'organisa très vite. Sur les instructions du médecin, les infirmiers emmenèrent la civière vers le fond du couloir. Il eut juste le temps de crier « je reviendrai vous voir ». Puis il retrouva son chauffeur et reprit la route du centre en direction de KinCom.

Après s'être confondu en excuses auprès de son client (lequel d'ailleurs ne comprenait pas son attitude si prévenante pour une « simple fille de la rue »), Gérard s'était mis au travail et avait épluché une partie des comptes de charges. Malgré lui, son attention restait fixée sur cet accident et sur l'image du médecin emmenant la civière au fond du couloir. Vers 18h, il appela l'hôpital pour prendre des nouvelles de Yamina. Après quantité de renvois téléphoniques dans divers services, étages et secrétariats, il finit par obtenir le médecin des urgences. Celui-ci le rassura quant à l'état de la jeune Yamina. Elle avait effectivement une vilaine blessure à la jambe, mais pas de fracture. et le choc de sa tête sur le sol l'avait assommée mais sans conséquences graves. Quelques jours d'hôpital, tout au plus. Gérard se promit alors de passer la voir le lendemain matin.

Le soir, à l'hôtel Memling, Gérard appela sa compagne comme il le faisait chaque jour. A 39 ans, il avait enfin décidé de se « pacser » avec elle et tous deux avaient fêté leur union officielle avec quelques amis deux jours avant son départ pour le Congo. Il lui raconta l'accident, le retard, les embouteillages et aussi son désir de terminer rapidement sa mission et de la retrouver. Toutefois sa voix n'était pas aussi assurée que d'habitude et sa compagne s'en aperçut.

- Tu as l'air bizarre. Quelque chose qui ne va pas ?
- Non, non. Tout va très bien. C'est seulement la fatigue ou... cet accident stupide...
- Est-ce que tu prends bien ton médicament anti-paludéen ? C'est important.
- Oui. Ne t'inquiète pas. C'est peut-être ça qui me fatigue d'ailleurs. Allez ! Je t'embrasse.
- Tu m'aimes ?
- Evidemment. Quelle question !
- Oui mais tu ne me le dis jamais. Je dois toujours te le demander...
- Mais si, je t'aime. Là. Bon, maintenant je te laisse, j'ai encore des rapports à faire. Bisous.

Chaque matin, Gérard passait à l'hôpital pour voir Yamina. Il lui parlait de sa mission, de la France, de Paris, de la campagne française tellement différente de celle de l'Afrique. Il trouvait une certaine grâce dans sa façon de tourner la tête, malgré le bandage. Son sourire lui faisait du bien et il admirait le tracé de ses yeux. D'abord méfiante de cet intérêt soudain, elle avait commencé à lui raconter quelques bribes de son histoire. Une histoire peu banale. Puis peu à peu elle s'était enhardie et lui avait appris qu'elle était une princesse d'une très ancienne tribu Nubienne au nord du Soudan dont tous les membres avaient été massacrés par des miliciens. Elle avait parcouru des centaines de kilomètres à pied, traversé le désert de Nubie

parfois à dos d'âne, parfois dans un minibus, traversé le Congo jusqu'à Kinshasa où elle avait pensé trouver un moyen de subsistance. Gérard l'écoutait, fasciné par sa culture africaine lorsqu'elle lui racontait en détail l'histoire du peuple nubien, du fameux royaume de Koush, et puis aussi l'exode suite à l'engloutissement de leurs terres par les eaux du lac Nasser.

Au bout de cinq jours d'hôpital, Yamina put sortir. On était samedi. Il était 9h du matin et Gérard était là, dans la petite salle d'attente. Lorsqu'il la vit arriver, debout dans sa tunique bleue, s'appuyant sur une béquille, il la trouva belle. Son sourire était lumineux et plein d'affection. Il se leva et s'approcha d'elle :

- Où va-t-on Mademoiselle la Princesse ?
- C'est gentil d'être venu me chercher, mais... Laissez-moi près de la tour Gécamines. C'est là que j'ai quelques amis et que je vends mes pains. Il faut que je travaille, maintenant.
- Mais il faut vous reposer. C'est ce qu'a dit le médecin. Je peux vous donner de l'argent...
- Non, merci ! Je ne veux pas vivre de mendicité et...
- Il ne s'agit pas de mendicité, Yamina ! je veux juste vous aider, c'est tout.
- Mais cela ne m'aide pas. Il n'y a pas d'échange et je ne voudrais pas...
- Bon ! J'ai trouvé : vous serez mon guide et vous allez me faire visiter le pays. J'ai loué un 4x4 pour le weekend. Comme ça je peux vous donner de l'argent en échange.

Tous deux montèrent dans la voiture et Gérard démarra. La jeune fille avait proposé de rejoindre le fleuve où l'on trouvait encore quelques endroits assez agréables, malgré l'abandon généralisé de cette ville qui, pourtant, avait dû être belle à l'époque de sa construction. Gérard se dirigea vers le Grand Hôtel perché sur sa colline puis redescendit vers l'avenue des Nations Unies qui longe le fleuve, bravant nids de poule, embouteillages et les centaines de petits vendeurs de gadgets. En passant devant le Palais de la Nation, il fut arrêté sans raison par deux policiers. Ceux-ci faisaient manifestement du zèle, tournant autour du véhicule, inspectant chaque feu, épluchant son passeport, son permis de conduire et autres papiers. Gérard avait été mis au courant par ses collègues. Cela n'avait rien d'extraordinaire et n'était qu'un des aspects de la corruption qui régnait dans ce pays. Ainsi, lorsque Gérard extirpa lentement de son portefeuille un billet de 50 dollars, les deux hommes se firent soudain très courtois et changèrent totalement d'attitude, donnant mille renseignements sur les accès au bord du fleuve, les rues à éviter, etc. Gérard leur donna le billet et repartit.

De cet endroit, on pouvait voir au loin Brazzaville, de l'autre côté du fleuve. Gérard et Yamina étaient assis sur une longue pierre plate et regardaient les barques glisser sur les eaux boueuses. Ils discutaient au sujet de la grande pauvreté du peuple congolais bien que le pays regorgeât de richesses minières exploitées par des multinationales.

- On peut se tutoyer ? Questionna Gérard.
- Oui, bien sûr.

- Tu sais, tu me fais penser à une liane, une grande feuille de bananier qui plie au gré du vent chaud, verte et vivante.
- Ne croyez pas cela Gérard...
- Tu peux me tutoyer, Yamina.
- Pardon, Ne crois pas cela. Je n'ai aucun avenir ici. Je n'ai plus de famille, très peu d'amis. Je suis plutôt (elle souleva son bras) comme cette feuille morte sur le fleuve Congo. A la dérive...
- Mais tu n'as pas un petit ami, tu es si jolie...
- Tu es le premier homme que je rencontre qui me respecte sans me demander de coucher avec lui. Et encore quand ils demandent ! J'ai 18 ans et j'ai été violée dans mon pays. C'était il y a deux ans. C'était la seule façon de pouvoir m'enfuir sans être égorgée comme les autres. Alors, tu sais, les hommes...

Gérard ne répondit pas. Il prit la main de Yamina dans la sienne et resta ainsi plusieurs minutes. Quelque chose en elle le troublait. Était-ce sa jeunesse ? Était-ce une compassion stupide qu'il cherchait pourtant à éviter à tout prix car stérile ? Ou quelque chose de plus profond, plus fin, une sorte de longueur d'onde ? La visite se poursuivit jusqu'au soir. Gérard était heureux. Il déposa Yamina près de la tour Gécamines, comme elle l'avait demandé, puis rejoignit son hôtel. Ils s'étaient donnés rendez-vous pour le lendemain.

Ce soir-là, Gérard n'appela pas sa compagne. En revanche, très tôt le lendemain, c'est elle qui l'appela. Gérard ne sut quoi lui dire hormis quelques banalités. Vingt minutes plus tard, il retrouvait Yamina dans le hall de l'hôtel, magnifique, élégante malgré sa béquille, habillée d'une sorte de sari aux couleurs chaudes. Leurs regards se croisèrent. Un sourire ensoleillé se fit sur le visage de Yamina. Pour la première fois, comme une évidence, Gérard l'embrassa.